

## **Il a suffi d'une chaise**

Danielle Kerdevez

---

Number 57, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6420ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Société littéraire de Laval

**ISSN**

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Kerdevez, D. (2001). Il a suffi d'une chaise. *Brèves littéraires*, (57), 39–40.

## DANIELLE KERDEVEZ

### *Il a suffi d'une chaise*

*Il n'y a pas de mots pour désigner  
l'état des parents dont les enfants meurent :  
ils ne sont ni veufs ni orphelins ; ils sont rien.*

Francine Noël

Maryse

*Il a suffi d'une chaise, qui se renverse...*

Je recense les regards, les mots, les gestes. D'un côté, l'amour avec sa tendresse et ses caresses ; les joies et les rires complices. De l'autre, l'impatience, l'exaspération ; pour carapace, l'indifférence. Bilan douloureux. La culpabilité me ronge.

Michel, mon bébé énergique, mon enfant si gai. Michel, susceptible, révolté, à l'étroit dans sa peau d'adolescent rageur. J'ai perdu mon fils, le temps de sa métamorphose. Sa muraille de silence étanche, ses regards tranchants, m'ont heurtée.

*Il a suffi d'un coup de pied à une chaise, qui se renverse...*

Sous ses cheveux verts de rebelle, ses rêves ont échoué sur des récifs inconnus. Il portait la vie comme une grande cape d'épines. Sans espoir, mon petit roi

a abdiqué. Pourquoi, pourquoi, pourquoi... À l'infini. Écholalie des regrets. Sa souffrance acérée, son désespoir muet, ont fait de lui un naufragé du destin. Ma peine, incommensurable, d'être passée à côté de sa détresse, les yeux scellés par la résignation.

*Il a suffi d'une corde autour du cou, d'un coup de pied à une chaise, qui se renverse...*

Il savait que je le découvrirais, pendu au plafonnier de la salle à manger. Il m'a imposé sa mort comme un électrochoc. Par haine, peut-être. Mon cœur blessé suppure sous sa cruauté. La douleur, amère, tisse le linceul de la mère triomphante. Échec cuisant ! Pourtant, je vis.

La femme aux allures de bonheur affairé a coulé au fond d'une mer dévoreuse d'épaves. Lorsque je sens l'odeur de l'automne qui pointe à la porte d'un été si moche, une joie, minuscule, circule dans mes veines fatiguées et irrigue mon cerveau engourdi. Je grignote, sans faim, l'existence insipide. Je crains d'avoir transmis à mon fils mon inappétence pour la vie. Pas ma lâcheté... malheureusement.

*Il a suffi d'entrevoir le côté infâme de l'homme, d'une corde autour du cou, d'un coup de pied à une chaise, qui se renverse...*